Les origines de la Croix-Rouge [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **14 (1906)**

Heft 4

PDF erstellt am: **06.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-555762

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les origines de la Croix-Rouge

(Suite)

A l'entrée de l'église est un Hongrois qui crie sans trêve ni relâche, réclamant un médecin avec un accent déchirant. Son dos, ses épaules, labourés par des éclats de mitraille, sont comme déchirés par des crocs de fer et laissent voir ses chairs rouges et palpitantes. Le reste de son corps est enflé, vert, noir, horrible. Il ne peut ni se coucher, ni s'asseoir. Je trempe des flots de charpie dans de l'eau fraîche et j'essaie de lui en faire une couche, mais la grangène ne tardera pas à l'emporter.

Un peu plus loin est un zouave mourant, qui pleure à chaudes larmes et qu'il faut consoler comme un petit enfant. Les fatigues précédentes, le manque de nourriture et de repos, la violence de la douleur, la crainte de mourir sans secours, développe, même chez d'intrépides soldats, une sensibilité nerveuse qui se traduit par des sanglots. Une de leurs pensées dominantes, lorsqu'il ne sont pas trop cruellement souffrants, c'est le souvenir de leur mère, et l'appréhension du chagrin qu'elle éprouvera en apprenant leur sort. Sur le cadavre de l'un deux nous découvrîmes, suspendu à son cou, un médaillon renfermant le portrait d'une femme âgée, sa mère sans doute, que, de sa main gauche, il pressait sur son cœur.

Dans la partie la plus rapprochée de la grande porte de l'église *Maggiore* sont, maintenant, couchés sur la paille, roulés chacun dans une couverture, une centaine environ de soldats et de sous-officiers français. Ils sont rapprochés sur deux rangs parallèles entre lesquels on peut passer. Ils ont tous été pansés. La distribution de soupe a eu lieu. Ils sont calmes. Ils me suivent des yeux: toutes les têtes se tournent à droite si je vais à droite, à gauche si je vais à gauche, et une sincère reconnaissance se peint sur leur figure étonnée. « On voit bien que c'est un Parisien », disent les uns. — « Non, répliquent d'autres, il m'a l'air d'être du Midi ». — « N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes de Bordeaux? » me demande un troisième, et chacun veut que je sois de sa province ou de sa ville. — Plus tard, je rencontrai quelques-uns de ces blessés, devenus des invalides amputés: reconnu par eux, ils m'arrêtèrent pour m'exprimer leur gratitude de ce que je les avais soignés à Castiglione. « Nous vous appelions *le monsieur blanc* », me disait l'un d'eux dans son langage pittoresque, « parce que vous étiez vêtu tout en blanc: c'est qu'aussi il ne faisait pas mal chaud! »

La résignation de ces pauvres soldats était souvent touchante; ils souffraient sans se plaindre, ils mouraient humblement et sans bruit.

Pour soulager tant de malheureux, pour panser tant de plaies, pour donner à boire à tant de fiévreux, il eût fallu des centaines d'aides; Dunant fut heureux d'avoir le concours de quelques femmes de Castiglione.

Quand elles virent que « l'homme en blanc » ne faisait aucune distinction entre les blessés, amis ou ennemis, elles aussi se mirent courageusement à l'ouvrage: « Tutti fratelli », répétaient-elles en passant d'un Français à un Autrichien.

Peu à peu, l'évacuation des blessés se fait régulièrement; des munitions et des approvisionnements sont amenés de Brescia, et les charriots, en retournant, prennent des blessés.

Les voitures sont traînées par des bœufs, marchant bien lentement sous un

soleil de feu et dans une poussière telle que le piéton enfonce jusqu'au dessus de la cheville du pied. Ces véhicules mal commodes sont garnis de branches d'arbres, préservant bien imparfaitement de l'ardeur d'un soleil brûlant les blessés entassés pour ainsi dire les uns sur les autres. Il est difficile de se faire une idée des tortures de se long trajet!

Dans ces voitures, les uns gémissent, d'autres évoquent leur mère, ailleurs ce sont les rêveries et le délire de la fièvre, quelquefois des malédictions et des blasphèmes.

La moindre marque d'intérêt adressée à ces malheureux, un salut bienveillant, semblent leur faire plaisir; ils le rendent aussitôt avec l'expression de la reconnaissance.

Dans toutes les bourgades situées sur la route qui conduit à Brescia, les villageoises, assises devant leur porte, font silencieusement de la charpie. Les autorités communales ont fait préparer des boissons, du pain, des aliments. Lorsqu'un convoi arrive, les paysannes montent sur les voitures, lavent les plaies, renouvellent la charpie, changent les compresses, qu'elles imbibent d'eau fraîche. Elles versent des cuillerées de bouillon, de vin ou de limonade dans la bouche de ceux qui n'ont plus la force de lever la tête ni de tendre les bras.

Le sentiment que l'on éprouve de sa grande insuffisance dans des circonstances si solennelles, est une indicible souffrance. Il est extrêmement pénible de sentir qu'on ne peut pas venir au secours de tous ceux que l'on a devant les yeux, à cause de leur grand nombre, ou arriver à ceux qui vous réclament avec supplications; de longues heures s'écoulent avant de parvenir aux plus malheureux, arrêté par l'un, sollicité par l'autre, tous également dignes de pitié; entravé à chaque pas la quantité d'infortunés qui se pressent au-devant de vous, qui vous entourent, qui demandent aide et secours. Puis, pourquoi se diriger à gauche, tandis qu'à droite il y en a tant qui vont mourir sans un mot, sans une parole de consolation, sans seulement un verre d'eau pour étancher leur soif ardente? La pensée de l'importance d'une vie d'homme qu'on pourrait peut-être sauver; le désir d'alléger les tortures de tant d'infortunés et de relever leur courage; l'activité forcée, incessante, que l'on s'impose dans de pareils moments, donnent une énergie suprême, une soif de porter secours au plus grand nombre possible. On ne s'affecte plus devant les mille tableaux de cette formidable tragédie, on passe avec indifférence devant les cadavres les plus hideusement défigurés; on envisage presque froidement, quoique la plume se refuse absolument à les décrire, des scènes plus horribles encore que celles retracées ici; mais il arrive parfois que le cœur se brise tout d'un coup, frappé soudain d'une poignante tristesse, à la vue d'un simple incident, d'un fait isolé, d'un détail inattendu, qui va plus directement à l'âme, qui s'empare de nos sympathies, qui ébranle les fibres les plus sensibles de notre être, et qui réalise toute l'horreur de cette tragédie.

Quelques jours plus tard, Dunant quitte Castiglione et visite les installations hospitalières de quelques villes de la Lombardie, où les blessés et les malades des deux armées avaient été répartis.

Presque partout il manquait de personnel pour soigner tous les malheureux.

Combien eussent été précieux, dans les villes de la Lombardie, quelques centaines d'infirmiers volontaires dévoués, expérimentés et surtout instruits d'avance! Ils auraient rallié autour d'eux les secours épars et les forces disséminées.

Non seulement le temps manquait à ceux qui étaient capables de conseiller, de guider, mais les connaissances, la pratique, faisaient défaut à la plupart de ceux qui ne pouvaient apporter qu'un dévouement individuel insuffisant et bien souvent stérile. Que pouvaient, en effet, malgré leur bonne volonté, en face d'une œuvre si pressante, une poignée de personnes isolées? Au bout de quelques semaines, l'enthousiasme charitable se refroidit; et des bourgeois, aussi inexpérimentés que peu judicieux dans leur bienfaisance, apportaient parfois une nourriture malsaine aux blessés, on fut obligé de leur interdire l'entrée des églises et des hôpitaux.

Plusieurs personnes qui auraient consenti à venir passer une heure ou deux, chaque jour, auprès des malades, y renonçaient dès qu'il fallait, pour cela, une permission nécessitant des démarches. Les étrangers disposés à rendre service rencontraient des obstacles imprévus de tous genres et de nature à les décourager. Mais des hospitaliers volontaires bien choisis et capables, envoyés par des sociétés, avec la sanction des gouvernements, et respectés par un accord entre les belligérants, auraient surmonté les difficultés et fait incomparablement plus de bien.

Pendant les huit premiers jours après la bataille, les blessés dont les médecins disent à demi-voix en passant devant leurs lits et en branlant la tête: « Il n'y a plus rien à faire! » ne reçoivent plus guère de soins et meurent abandonnés. Et cela n'était-il pas tout naturel, vu la rareté des infirmiers, eu égard au nombre énorme des blessés! Une inexorable et cruelle logique voulait qu'on laissât périr ces malheureux sans plus s'occuper d'eux et sans leur consacrer un temps précieux qu'il fallait réserver aux soldats susceptibles de guérison! Ils étaient nombreux cependant, et ils n'étaient pas sourds, ces infortunés sur lesquels on prononçait cet inexorable arrêt! Bientôt ils s'aperçoivent de leur délaissement, et c'est le cœur déchiré, ulcéré, qu'ils rendent le dernier soupir, sans que personne y prenne garde.

Ces mourants dont nous parle Dunant ont peut-être depuis bien des jours des lettres à la poste: si elles leur étaient remises, elles seraient sans doute pour les destinataires une consolation suprême .....

Sans doute ils ont supplié les gardiens d'aller au bureau de poste afin de revoir avant de mourir l'écriture de ceux qui leur sont chers, mais les infirmiers ont répondu qu'ils n'en avaient pas le temps et qu'avec tant de malades ils avaient bien autre chose à faire!

L'enthousiasme guerrier, l'amour de la gloire, c'est maintenant dans les hôpitaux de la Lombardie qu'il faut les voir; c'est là, sur la paille, fiévreux, agonisants, qu'il faut demander à ces milliers de blessés et de malades à quel prix s'achète ce que les hommes appellent fièrement « la gloire », et combien cette gloire se paie cher!

Comme résultat de la journée du 24 juin 1859, on comptait en tués et blessés, dans les armées autrichienne et franco-sarde, trois feldmaréchaux, neuf généraux, 1566 officiers de tous grades, dont 630 autrichiens et 936 alliés, et environ quarante mille soldats ou sous-officiers.

En outre, du 15 juin au 31 août, on a compté dans les hôpitaux de Brescia, d'après les chiffres officiels, 19,665 fiévreux et autres malades, dont plus de 19,000 appartenaient à l'armée franco-sarde.

De leur côté, les Autrichiens avaient au moins 20,000 soldats malades dans la Vénétie, plus 10,000 blessés qui, après Solférino, ont été évacués sur Vérone, dont les hôpitaux encombrés ont fini par être envahis par la pourriture d'hôpital et par le typhus.

Ainsi donc, il faut joindre aux 40,000 tués et blessés du 24 juin, plus de 40,000 malades, fiévreux ou morts de maladie, soit par suite des fatigues excessives éprouvées le jour de la bataille, les jours qui la précédèrent ou qui la suivirent, soit par l'influence pernicieuse des chaleurs tropicales des plaines de la Lombardie, soit enfin par les imprudences des sodats. *(A suivre.)*

La Société d'utilité publique des femmes suisses et ses relations avec la Société centrale de la Croix-Rouge suisse

Le n° 5 (1906) du journal de la *Société d'utilité publique des femmes suisses* contient la notice suivante qui est de nature à intéresser nos lectrices:

Il est utile de *porter à la connaissance* de nos sections nouvelles, et de *rappeler* aux anciennes, quelles sont les attaches qui nous lient à la Croix-Rouge suisse.

En 1902 la Société d'utilité publique des femmes suisses, décida d'entrer dans la Croix-Rouge comme *membre associé* et l'on arrêta la *Convention* suivante:

Art. 1. La Société d'utilité publique des femmes suisses fait partie de la Société de la Croix-Rouge, tout en conservant son organisation et son administration propres.

Art. 2. En conséquence elle assume les obligations suivantes:

En temps de paix. Elle s'efforce de développer le plus possible les secours volontaires, au profit de la Croix-Rouge dans l'éventualité de la guerre.

Elle soutient, dans la limite de ses forces, l'organe de la société, la *Croix-Rouge.*

En temps de guerre. Elle transmet aux secours volontaires les ordres des autorités militaires.

* * *

Organisation des secours volontaires en temps de guerre. La Société d'utilité publique des femmes suisses a organisé pour les secours volontaires en temps de guerre, *un comité de femmes spécial* (Comité de la Croix-Rouge de la Société d'utilité publique des femmes suisses), lequel est chargé de prendre contact avec la Direction centrale de la Croix-Rouge et avec les autorités militaires, et de faire exécuter leurs instructions. La collaboration de notre société devra surtout se manifester dans les questions d'ordre économique:

1° En s'occupant de la confection et de la fourniture de la lingerie et de la literie nécessaires aux malades, conformément à des modèles prescrits, de même que de leur magasinage et de leur distribution, ainsi que d'autres objets dont les secours volontaires pourraient avoir besoin.

2° En assumant l'organisation et la direction des soins du ménage (cuisine, provisions, lingerie dans les hôpitaux militaires), et en procurant les infirmières, gouvernantes, cuisinières, blanchisseuses, bref, tout le personnel hospitalier nécessaire en temps de guerre.

3° En collaborant à la formation dudit personnel (cours de soins aux malades).

4° En coopérant aux collectes en faveur de la Croix-Rouge.

5° En organisant des stations de rafraîchissements pour les transports des blessés et des malades.

6° En procurant des logements provisoires pour les malades et les blessés, pourvus du matériel et du personnel nécessaires.

7° En prenant soin des fuyards (femmes et enfants).

8° En fournissant les renseignements relatifs aux blessés et aux manquants (service international d'information de la Croix-Rouge).

* * *

Chaque section de la Société d'utilité publique des femmes suisses a désigné un Comité de la Croix-Rouge. Ces comités doivent se *familiariser* avec l'organisation sus indiquée. Ils doivent faciliter dans les limites du possible, en temps de paix, les travaux des secours volontaires.